

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 27/2 (2000)

DOI: 10.11588/fr.2000.2.47109

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

auf eine Methode, die Langeweile zu vertreiben. Der Vorschlag, sich gegenseitig wahre Geschichten über die Liebe zu erzählen, wird in die Tat umgesetzt. Im Unterschied zum »Dekameron« allerdings schließt sich an die Erzählung im »Heptameron« stets eine Diskussion an, in der das Verhalten der dargestellten Personen im Hinblick auf deren Tugend und Ehre bewertet wird. In dieser Perspektive liegt auch der grundlegende Gegensatz zwischen dem »Dekameron« und dem »Heptameron«. Während das »Dekameron« immer auf Seiten der Liebenden in der fiktiven Diskussionsrunde ist, dominiert im »Heptameron« die Tugend. Insbesondere die Frauen setzen ihre ganze Kraft daran, das Liebesleben ihrer Zeitgenossen in religionskonforme Bahnen zu lenken. »Wenngleich die Menschengesetze den Frauen, die andere Männer als ihren Gatten lieben, Schimpf und Schande verheißten, so nimmt doch Gottes Gebot die Ehemänner, die andere als ihre eigenen Frauen lieben, nicht aus«, legt Margarete ihrem Alter ego im »Heptameron« in den Mund.

Febvres intensive Lektüre findet auch in den Figuren des »Heptameron« die Spannung zwischen ehebrecherischer Liebe und aufrichtiger Frömmigkeit, die ihn befremdet. »Wir stellen Fragen, die uns eigen sind, Fragen der Menschen von 1941, die den Menschen von 1541 fassungslos gegenüberstehen« (S. 275). Febvre wendet sich gegen den Versuch, die Fremdheit durch Kategorisierungen zu überwinden. Er will verstehen, nicht zuordnen, das Fremde fremd lassen.

Febvres Fragestellung ist als »Mentalitätengeschichte« zu einer Forschungsrichtung der Geschichtswissenschaft geworden, die Peter Schöttler in seinem klugen Nachwort zur deutschen Ausgabe nachzeichnet. Heute, 60 Jahre nachdem Febvres Buch erstmals erschien, verlieren Historiker nicht mehr so leicht die Fassung. Die Vielschichtigkeit der Überzeugungen von Menschen und Gesellschaften ist, auch dank Febvre, eine Größe, mit der die Wissenschaft umzugehen gelernt hat. Doch »Margarete von Navarra« schärft selbst noch für den heutigen Leser den Blick für die Distanz zwischen dem Forscher und seinem Forschungsgegenstand, für die Notwendigkeit der systematischen Reflexion dieses grundlegenden methodischen Problems. Febvres wunderbarer Erzählstil macht darüber hinaus die Lektüre zu einem Vergnügen.

Sabine VOGEL, Berlin

Peter BLICKLE, *Der Bauernkrieg: die Revolution des Gemeinen Mannes*, Munich (Beck) 1998, 143 p. (Wissen in der Beck'schen Reihe, 2103).

Depuis un quart de siècle, l'historiographie de la Guerre des Paysans a été profondément renouvelée par Peter Blickle et par son équipe. Ce travail a été approfondi par des colloques, par des essais (qui ont permis de développer sa thèse sur l'»alternative au féodalisme« que représente la »Révolution de 1525«), par des monographies, par des manuels (notamment son excellent »Unruhen in der ständischen Gesellschaft 1300–1800« dans »l'Enzyklopädie deutscher Geschichte«, Oldenburg Verlag, München), et par des ouvrages destinés à un public plus large.

Sous-titré »Die Revolution des Gemeinen Mannes« et donc plus spécialement centré sur les acteurs collectifs du soulèvement de 1524–1526, le petit volume qui vient d'être publié dans une collection de poche comparable à la série *Que sais-je?* bien connue des Français n'est pas simplement un état de la question. Il résulte d'une longue maturation et donne les éléments factuels indispensables à la compréhension de ce que Ranke considérait (en 1839) comme le »größte Naturereignis des deutschen Staates«. De fait, lorsque les historiens du XIX<sup>e</sup> siècle ont cherché à analyser les causes et la portée de ce séisme politique et social, ils n'ont pas seulement ouvert de nouveaux chantiers de recherche à travers les archives ou la mémoire collective, mais ils se sont tous aussitôt engagés dans des lectures contemporaines des événements et les ont en quelque sorte instrumentalisés. La nature révolutionnaire du

soulèvement connu sous le nom de Bauernkrieg (qui lui a été donnée dès 1525) ne faisant aucun doute – en 1902, le »Herder's Konversations-Lexikon« le définissait comme »revolutionäre Erhebung der niederen Stände« –, il importait de lui donner un sens, négatif aux yeux d'une tradition contre-révolutionnaire incarnée, du côté français, par le vicomte de Bussierre en 1852, prophétique ou plus ambigu pour des interprètes libéraux, emblématique et exemplaire pour le marxisme. L'approche savante du phénomène a été contaminée par ces choix politiques, qu'il s'agisse de son intégration dans une généalogie des luttes sociales proposée par les historiens de l'ancienne RDA (le concept de »frühbürgerliche Revolution«, »révolution de la bourgeoisie naissante«, suivant une traduction contestable) ou dans une perspective nationale, voire nationaliste. Les travaux pionniers de Günther Franz (1932) ont permis de rassembler un matériau impressionnant, pouvant tout aussi bien servir à valider des thèses à caractère »völkisch« qu'à nourrir des démonstrations différentes.

La chute du mur et la faillite du marxisme appliqué ont mis un terme aux interprétations idéologiques trop marquées et, souvent, très mécanistes dans leur façon de procéder. Dans le chapitre terminal de son livre (p. 104–128), P. Blickle revient sur l'historiographie de la Guerre des Paysans, mais en s'interrogeant cette fois sur sa place dans l'imaginaire des pays qu'elle a concernés, plus spécialement sur l'espace allemand. Selon ses analyses, la culture politique de l'Allemagne balance entre deux traditions fortes – Francfort, symbole de l'unité constitutionnelle et de la nation et Frankenhäuser, tombeau d'une révolution millénariste.

La démarche proposée par l'auteur permet d'associer une information très solide et une problématique particulièrement stimulante. Dans un premier temps, en effet, l'exposé des événements (p. 11–40) rend compte de la perception qu'en ont eu les contemporains: plus qu'une »émotion« ou qu'une jacquerie, il s'agit d'un soulèvement mené au nom de l'Évangile et dirigé contre la »tyrannie« – les mots sont ceux que proposent des humanistes et des réformateurs – mais aussi, du point de vue des seigneurs, d'une rupture de la paix publique (*Landfrieden*). L'insurrection se propage suivant une logique de proximité, mais elle se fait dans la durée (fin du printemps 1524, automne 1525 voire 1526 dans des régions périphériques comme le Tyrol) et dans un espace fort étendu, des marges romanes de l'Empire à l'ouest jusqu'à la Saxe, avec des zones plus denses en Souabe, en Franconie ou dans la Haute vallée du Rhin et quelques taches blanches – pratiquement rien en Bavière –, le format du volume ne permettant pas d'inclure une cartographie détaillée (p. 6). La succession chronologique ne se traduit pas par une répétition des situations précédentes, mais par une évolution des formes et de leur contenu: à cet égard, les analyses de P. Blickle montrent bien la spécificité de certains moments et de certaines régions – par exemple, dans les pays alpins, illustré par les XXIV articles de Salzbourg (p. 36–37). La répression – 100 000 tués – donne la mesure des événements et des peurs corrélatives des détenteurs de l'autorité (»Obrigkeith« le mot allemand exprime une pesanteur plus grande que son équivalent français).

Cette extension pose de plein pied le problème du rapport de l'»homme du commun« – dans les sources francophones du sud de l'Alsace, on l'appelle »bonhomme«, dans les textes allemands »Karsthans« – à son environnement et à l'identité collective qui est la sienne (p. 41–54): ici, M. Blickle remet en cause l'étiquette »allemande« héritée des historiens du XIX<sup>e</sup> siècle y compris F. Engels (le titre de son livre en témoigne). L'appartenance à une communauté lui apparaît prédominante – posant du même coup la question du Reich, le cas limite étant fourni par les Confédérés suisses, souvent revendiqués comme le modèle d'émancipation collective (p. 48 et suiv.) et, plus largement encore, celle d'une culture politique saisissable au niveau du groupe ou de ses membres – les acteurs de la Guerre des Paysans ne sont pas nécessairement des »paysans«.

Un troisième axe de recherche (p. 55–69) porte sur la conception de la liberté telle qu'elle est affichée et affirmée par les insurgés de 1525: Quelle est la valeur de ce concept sur le plan philosophique, théologique, et, partant, son application pratique dans le domaine du droit et de la justice (p. 70–86). On retrouve ici, fortement ébranlée, la thèse de G. Franz qui pla-

çait la lutte pour l'«ancien droit» (*das alte Recht*) au cœur des motivations des insurgés. En allant plus loin, P. Blickle insiste sur l'argumentation juridique qui se situe continuellement dans la bouche des «rustauds»: les revendications paysannes s'inscrivent dans un processus de «judiciarisation» des relations entre gouvernés et gouvernants, seigneurs et sujets en même temps que dans un climat d'établissement de règles (*Policey*) dans tous les domaines de la vie en commun, y compris la morale. Enfin, et c'est peut-être en cela que réside l'apport le plus neuf de P. Blickle, l'affirmation politique de l'homme du commun à travers des instances qui fonctionnent effectivement à différentes échelles (la *Gemeinde*, la communauté rurale, la ville, la *Landschaft*, expression du «pays», des alliances sanctionnées par le serment, etc.) qui lui donnent le moyen d'un pouvoir reconnu et, par conséquent, la force que libère (et que valide) la Révolution de 1525.

Echappant à la rhétorique causes/déroulement/conséquences, P. Blickle privilégie les hommes et leur comportement «politique» à l'aube de la modernité. S'il accorde moins de place à la dimension économique et sociale du *Bauernkrieg*, ce n'est pas parce qu'il la sous-évalue, mais plus vraisemblablement parce qu'il se garde d'une interprétation univoque. On le sait maintenant, les ressorts matériels des événements sont moins simples qu'on l'a cru, et l'histoire doit sans doute autant (ou plus) aux autres facteurs. En tout état de cause, ce petit livre agréable à lire est bien plus que ce qu'il annonce: nourri aux meilleures sources (quatre pages de notes, un exposé des *Quellen*), équipé d'une bibliographie très opérationnelle (p. 134–140), muni d'un bon index (qui signale même quelques mots-clés), il constitue une excellente introduction à l'étude de ce grand moment historique.

Georges BISCHOFF, Strasbourg

Robert STUPPERICH, Phillip Melanchthon, Gelehrter und Politiker, Göttingen, Zürich (Muster-Schmidt Verlag) 1996, 119 S., br. (Persönlichkeit und Geschichte, 151).

Depuis un assez grand nombre de décennies, l'historien de la Réforme qu'est Robert Stupperich, a concentré la majeure partie de ses recherches et de ses efforts sur deux grandes figures de l'Âge de la Réforme: l'Alsacien Martin Bucer et le «précepteur de l'Allemagne», Philippe Mélanchthon. Des travaux s'étendant de 1952 à 1988 intéressent le premier. En ce qui concerne le second, rappelons seulement son édition d'un choix de lettres (1517–1526) en 1971, en collaboration avec Heinz Scheible et Hans Volz (*Werke*, 7/I), celle d'un second choix de sa correspondance (1527–1530) en 1975, avec les mêmes collaborateurs-éditeurs (*Werke*, 7/II), l'édition des «Loci communes» de 1521 et des «Loci praecipui theologici» de 1559, en 1978, d'autres travaux encore (biographiques et bibliographiques) sur le pédagogue, philosophe et théologien allemand, comme son «Melanchthon» de 1960 (Berlin) ou son «Mélanchthon inconnu» de 1961 (Stuttgart), et très souvent, un «Mélanchthon» mesuré à l'aune d'Érasme et à celle de Luther.

Revenant une fois de plus sur la pensée de son grand homme, R. S. nous a donné en 1996 un «Mélanchthon», examiné dans deux de ses fonctions – effectivement d'une importance capitale –, celle du pédagogue et celle du penseur (et praticien) politique. En un peu plus de cent pages, il nous propose, à la lumière de ses propres travaux antérieurs, mais aussi de tous ceux qui ont été suscités par les colloques internationaux et leurs Actes (notamment à l'occasion du 400<sup>e</sup> anniversaire de sa mort, en 1960) une brillante synthèse de la pensée (et incidemment de la vie) de Mélanchthon. Conformément au sous-titre de l'ouvrage, qui souligne l'évolution de sa personnalité en fonction de sa propre histoire et de l'histoire de la Réforme, comme de celle de l'Allemagne, R. S. étudie ses écrits humanistes et ses idées relatives à l'éducation des enfants ou des jeunes gens, tâche aussi difficile que nécessaire, et qui s'adresse avant tout à l'esprit et au cœur. Nous le voyons à ses débuts à Wittenberg, comme professeur de grec et réformateur de la pédagogie (assez proche, à la vérité, des idées réfor-